

Gérald Purnelle

*Poésie vive*

Frank Zappa disait du jazz : « Le jazz n'est pas mort, il a juste une drôle d'odeur. » En dépit de l'évolution du monde, malgré les lamentations que sa situation inspire et les prophètes qui nous l'annoncent, la poésie n'est pas morte. Les poètes écrivent, les livres se publient, des lecteurs lisent.

La longévité du plus vieux genre littéraire de notre civilisation force le respect. Ceux qui la défendent prônent sa nécessité dans notre monde actuel : indispensable, la poésie a selon eux pour vocation de maintenir les valeurs humaines face à la déshumanisation et à la barbarie. Noble ambition, mais on peut légitimement se demander (le quidam, le décideur politique) dans quelle mesure sa confidentialité peut en faire le moyen d'expression le mieux à même d'atteindre ce louable objectif, et surtout, si tous les poèmes y prétendent ou y parviennent. Et d'ailleurs, l'essai, le pamphlet, le

journalisme, le film, Internet, l'engagement politique, voire le roman (ce discours qui raconte) ne seraient-ils pas plus efficaces, ne sont-ils pas mieux diffusés et consommés ? C'est, dira-t-on, qu'il ne s'agit pas de transmettre des idées, des positions, mais *une* position obliquement occupée par un usage spécifique du langage ; c'est, disent les poètes et leurs exégètes, une position de résistance, dont le poème est tout à la fois le lieu, le signe et l'acte performatif. Pour que, dans un monde qui lui est de moins en moins favorable, la poésie puisse jouer réellement ce rôle, et non illusoirement, il faut qu'une place lui soit faite, que solidairement les autres formes de résistance lui fassent place à leur côté, et qu'un mode collectif d'appréhension du poème s'instaure ou persiste sur une base suffisante. Et il faut que la poésie soit aussi *autre chose* — autre chose que cela, autre chose que le reste.

La poésie est vivante. Mais toutes les poésies ne sont pas logées à la même enseigne. Nous voyons, ou l'on nous dit, que dans d'autres lieux que la francophonie, la poésie se porte bien, qu'elle abonde en lecteurs, auditeurs, éditeurs, lieux et soutiens publics : au Portugal, en Italie, en Allemagne... C'est essentiellement en France que la poésie se vit en *crise* depuis plus d'un demi-siècle : accusée de se couper du monde et du lecteur, elle postule pourtant les ambitions que l'on a dites. Il importe ici de ne pas oublier que la poésie *dit*.

La poésie est foisonnante et multiple. Lyrique, formaliste, engagée, philosophique, conceptuelle, abstraite, quotidienne : dans une forêt, il y a toujours de nombreux arbres pour en cacher d'autres, plus nombreux encore.

Pour appréhender, comprendre, goûter et partager le poème, nous voudrions introduire la notion de *distance*, proche de celle d'*espace*.

En ouverture du recueil qu'il a publié en 1967 après vingt-six ans de silence, le poète américain Carl Rakosi a

placé le poème suivant : « Le poème / entre / comme le coup / de l'océan / sur ma tête // et sort / comme un modèle réduit / dans le monde, / sentant / comme une rose, / hein ? » (*Amulette*, [1967], La Barque, 2018). Il dit la distance qui sépare la coupe des lèvres, la sensation, l'épiphanie, de leur réduction en poème, objet miniature et floral. Cette plainte est ancienne : maints poètes déplorent les limites du langage, son impuissance à conserver l'expérience dans sa plénitude ou sa précision, et dans l'intimité de l'instant vécu ou pensé. Cette distance entre deux points — la vie, le texte — indissociable des conditions mêmes d'existence du poème, constitue son *fatum*, qu'il faut accepter et, si possible, convertir en vertu. Car distance il y a aussi entre le poète et le lecteur, entre l'émotion de l'un et celle de l'autre, entre le poème et la lecture. Ces distances ouvrent un espace d'échange, de rencontre, de malentendu aussi.

Suzanne Lilar (*Journal de l'analogiste*, 1954) : « Et qu'importait alors l'inexactitude de notre rencontre, et que j'appelasse mélancolie ce chant né peut-être de la joie ou de l'amour — mais en tout état de cause d'une autre mélancolie que la mienne — puisque bien au-delà des écarts, aussi illusoire sans doute que ceux des couleurs spectrales appelées à se résorber dans la lumière, nous nous retrouvions là où il n'est plus degré ni espèce, dans l'effusion de la poésie. »

Assumer ces écarts multiples, ces réductions, ces *pertes* potentielles (Apollinaire : « Perdre. Mais perdre vraiment. Pour laisser place à la trouvaille »), c'est ne plus les déplorer, mais en faire la condition même de la poésie — et c'est à ce titre qu'on peut parler de « poésie » dans tous les autres arts.

Dans cet espace — celui de l'écriture, du texte et de la lecture — se développe la dynamique de la poésie, qui n'est autre que celle du langage. On ne peut revendiquer que la poésie constitue la forme de communication la plus élevée,

le moyen d'expression le plus noble, et persister à faire l'éternel procès des limites du langage.

C'est enfin dans cet espace, en profitant de cette distance, que l'on postulera la possibilité de penser la poésie et d'en jouir, de la transformer en une expérience personnelle qui, à son tour, peut se *dire*.

## CHRONIQUE

Guy Delhasse

### *Chanson vivante*

Dix ans tout ronds, c'est long pour les souvenirs d'un concert. Les images se perdent, les sons se fondent, les titres se vident. Dix ans pourtant depuis que nous sommes venus à Paris... des cinq coins de la France, de la Suisse et bien entendu de la Belgique. Nous avions réservé nos places pour lui signifier toute notre admiration pour ses chansons parfois vieilles de trente ans. Nous étions donc venus en masse le mercredi 12 mars 2008 nous asseoir dans les fauteuils rouges de la tendre et magnifique salle de l'Olympia, boulevard des Capucines. Nous sommes venus te saluer, toi sur la scène avec ta guitare sèche et les musiciens de ton groupe, Transit Express... Toi devant ton micro, prêt à nous emmener à *Manhattan* nous faire goûter une *Diabolo menthe* pour nous laisser *Au pays des merveilles de Juliet*. Et nous devant la scène éblouis, nous nous sommes levés et t'avons applaudi